

c'est dans cet état d'appauvrissement qu'il l'a livrée à son héritier.

La conduite de ce riche envers son fils est semblable à celle d'un père qui, voulant donner un beau cheval à son enfant, commencerait par enlever la chair et les muscles de cet animal, et ne lui laisserait que la carcasse. Cette homme avait de l'argent quand il a fait sa donation, mais cette argent n'était-il pas en vérité le prix de la fertilité de sa terre ? Ce champ ne peut plus produire, parce qu'on lui a demandé toute la graisse, tous les sucs, tous les principes fertilisants, qu'il renfermait.

Continuons notre démonstration. Il y a 50, 60 ans, le Canada était un grenier, une terre d'abondance d'où le grain s'écoulait en grande quantité, sur les marchés étrangers. Nous exportions alors au-delà de trois millions de minots de grains, quoique notre population ne fut que de quatre à cinq mille âmes.

On ne pouvait alors cacher la joie excessive qu'on éprouvait à la vue du chiffre prodigieux de nos exportations de céréales, et des sommes d'argent qui revenaient dans nos coffres. L'enthousiasme était d'autant plus grand, qu'on croyait qu'il en serait toujours ainsi, et que notre pays était une source inépuisable. On ne semblait pas même soupçonner que cette richesse apparente pût avoir les conséquences les plus désastreuses. Eh ! bien, qu'est-il arrivé ? Et la génération actuelle doit-elle beaucoup de reconnaissance à celle de cette époque, sous ce rapport.

Au premier abord, et sans examen préalable, on pourrait répondre : Oui, les cultivateurs de nos jours doivent beaucoup à leurs ancêtres, parcequ'ils en ont reçu des terres étendues et parfaitement défrichées. Mais ne pourrions nous pas y ajouter : Ces terres sont complètement épuisées, pour la plupart, incapables de dédommager leurs propriétaires de la somme de travail qu'ils leurs consacrent,